

« Il se passe un truc très fort en Belgique »

BANDE DESSINÉE Dominique Goblet interroge l'avenir au Festival d'Angoulême

La poétesse de l'image

A peine sortie de l'Institut Saint-Luc à Bruxelles, en 1990, Dominique Goblet s'aventure aussitôt au bord du gouffre qui sépare l'art contemporain de la bande dessinée. D'une audace radicale, elle crée des images d'une rare force d'émotion poétique. Ses dessins fouettent l'imaginaire du lecteur. L'artiste a défini sa ligne de vie dans son album autobiographique, « Faire semblant c'est mentir » : un livre catastrophe, où se tapit le souvenir d'une sale gamine qui devait peindre en silence et sans faire de taches sous peine de finir attachée au grenier. Peintre, photographe, plasticienne... elle explore désormais la BD sous ses formes les plus expérimentales, celles des « Hommes-Loups » ou de « Chronographie », un album de portraits miroirs, qui confronte son regard à celui de sa fille au travers du temps qui passe et interroge l'identité même de la bande dessinée.

► La maîtresse belge de l'avant-garde de la bande dessinée préside le jury du 46^e Festival d'Angoulême.
► Elle nous conte comment les jeunes auteurs repoussent encore et toujours plus loin les limites du médium et de sa liberté d'expression.

ENTRETIEN
ANGOULÊME
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Dominique Goblet explore l'image et l'objet sous toutes ses formes depuis la fin des années 1980. Grande prêtresse belge de l'édition alternative, cette avant-gardiste de naissance a été coiffée du Prix 2010 de l'École européenne supérieure de l'image. Sincère de la pointe des cheveux à celle du pinceau, l'artiste dessine sans faux-semblant car son trait ne peut

mentir. Son talent fait jaillir les larmes d'une case. Ses œuvres grandissent l'esprit, défient les codes de la bande dessinée, de la morale et de la bien-pensance. Son art est total.

Angoulême ne s'y est pas trompé en la choisissant pour présider le jury de l'édition 2019 de son Festival. A la veille de l'attribution des Fauves, les Oscars de la BD décernés par Angoulême, nous avons rencontré l'autrice déroutante de *Faire semblant c'est mentir*, des *Hommes-loups* et de *Chronographie*,

pour tenter de comprendre où va aujourd'hui la bande dessinée belge.

Comment devient-on présidente du jury du plus grand festival de bande dessinée au monde ?

Le rôle de la présidente du jury, c'est entre autres d'incarner les choix émergents pour l'avenir de la bande dessinée, de faire basculer les choses. Je n'ai pas postulé pour le rôle. Angoulême m'a demandé de prendre cette casquette parce que le festival veut mettre en avant des auteurs ou auteures en lesquels il croit et qui ne sont pas pour autant des stars du 9 Art. Stéphane Beaujean, le directeur artistique d'Angoulême a estimé que je bénéficiais d'une reconnaissance dans le monde de la BD intéressante pour assumer cette présidence. J'ai vu là un engagement humain et artistique de la part du festival qui m'a donné l'envie de relever le défi.

En 2019, quelle est la place des Belges dans une bande dessinée mondialisée, où les mangas et les comics dominent le marché ?

Les auteurs belges contemporains ont toujours énormément de choses à montrer. Nos jeunes ont des talents extraordinaires. Nos écoles sont très actives et super-bien cotées dans le monde. Il y a énormément d'étudiants étrangers qui les fréquentent. La Belgique reste pour moi le grand terreau actif du renouvellement de la bande dessinée. Tout notre pays est complètement passionné de BD ! Les auteurs sont sur les starting-blocks de la création de demain. Ils remettent les codes et les formats en question, sans oublier ni renier pour autant le passé. En fait, les Belges n'arrêtent jamais de se poser des questions sur la manière de faire de la bande dessinée. C'est ça qui est fascinant vu de l'étranger. On a aussi des jeunes maisons d'édition méga importantes comme L'Employé du Moi, La Cinquième Couche, le Frémok... où l'on réfléchit sans a priori aux limites du médium.

Le label « bande dessinée franco-belge » des grands héros du XX^e siècle a encore du sens aujourd'hui ?

Les frontières ne sont plus les mêmes qu'à l'âge d'or de la bande dessinée classique. Le monde a changé, la BD aussi. Le franco-belge dans son appellation contrôlée, rattachée à la ligne claire, aux gros nez, aux 46 pages cartonné couleur... n'est plus le modèle dominant. La BD est aussi devenue finlandaise, russe, sud-africaine, japonaise... Il faut défroisser les codes, jouer avec des dimensions pluridisciplinaires, contemporaines, inventer des codes nouveaux pour les marchés de demain. Lan dernier, j'ai fait une exposition de bande dessinée belge en Corée avec Frank Pé, l'auteur de Broussaille et de Zoo. Là-bas, ils ne lisent plus que des BD sur smartphone ou tablette ! La BD du futur doit s'ouvrir au cinéma, sortir du strict propos de distraction d'autrefois. Le grand vent de l'avenir, c'est d'en finir avec le sérieux académique. Les jeunes auteurs se bougent, se contorsionnent, s'éclatent, s'amuse des codes. Il se passe un truc très fort en Belgique pour le moment. On regarde au-delà du passé flamboyant, même si on ne le voit pas encore tout à fait clairement.

Les auteurs sont devenus des artistes exposés en galeries. La BD n'y a-t-elle pas perdu son âme populaire ?

L'art n'est pas forcément élitiste. Van Gogh payait parfois ses repas ou son lit avec des dessins. La jeune génération est très à l'aise avec tout ça et ne recherche ni l'argent ni la reconnaissance artistique à tout prix. Ils ne se posent pas la question de savoir si la BD est un art populaire ou non. On peut être une pointure extraordinaire de la BD et avoir envie de croquer une fourmi pour le seul plaisir du dessin. L'important, c'est de rester soi-même. La BD alternative peut être grand public, à l'image de L'Arabe du futur de Riad Sattouf, qui est un best-seller de l'année. La BD est entrée dans les salles de vente mais ça n'empêche pas les auteurs de rester des créateurs de bande dessinée. La galerie, c'est juste l'opportunité d'un autre questionnement. Peut-on travailler la lecture sur un mur, comment jouer d'un espace autre que la page, la BD peut-elle ve-

nir bousculer le caractère parfois péchant de l'art contemporain ? Une exposition pour moi, c'est l'extension d'un livre, l'occasion de travailler la narration de BD autrement.

Parmi les nominés aux Fauves d'Angoulême, dans la catégorie patri-moine, il y a l'album « The Game » du Belge Guy Peellaert. Rétrospectivement, est-ce qu'il n'a pas été, en 1968, la toute première star underground de la bande dessinée franco-belge ?

Bien sûr, c'était carrément dingue Guy Peellaert ! La BD est un jeu où les auteurs prennent plaisir depuis toujours à distorsionner le médium, à réfléchir sur l'écriture, l'image, l'articulation entre le texte et l'image... Ce qui est intéressant, c'est de trouver de nouvelles réponses. Là-dessus, je ne lâcherai pas l'affaire : je veux faire de la narration au sens le plus large du terme. A la galerie Brussels Art Factory, j'ai fait une expo qui était l'extension d'une BD. On est parti d'une double page de l'album sur le thème du « Jardin des candidats ». On en a repris tous les motifs : des hommes nus en larmes qui attendent « LA » femme mère. On a joué avec le vocabulaire des sites de rencontre pour entrer finalement dans un questionnement sur le pouvoir de séduction de la femme. Il en est né une performance invitant les hommes qui le souhaitent à poser nus avec un objet de l'expo de leur choix pour cacher leur sexe. Puis une jeune femme maîtresse professionnelle est rentrée dans la galerie, sans que ce soit prémédité. Elle souhaitait, elle aussi, visiter le « Jardin » en robe noire transparente avec des cuissardes de cuir et un homme soumis. Elle a demandé au soumis de lui enlever son soutien-gorge. Et là, le public renversé, hypnotisé, a découvert que la poitrine de cette femme magnifique, d'une sensualité flamboyante, était barrée d'une terrible cicatrice. Elle avait été victime d'un cancer du sein ! Voilà, à mes yeux, l'illustration ultime de toutes les dimensions créatives et humaines auxquelles la BD belge peut ouvrir par son énergie et la force de sa liberté d'expression ! ■

Propos recueillis par
DANIEL COUVREUR

Cinq livres belges dont on parle à Angoulême



En sélection officielle

Les Rigoles

BRECHT EVENS

Actes Sud

340 p., 29 €



En sélection polar

VilleVermine 1,

l'homme aux babioles

JULIEN LAMBERT

Sarbacane

88 p., 18 €



En sélection patrimoine

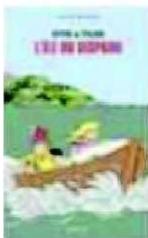
The Game,

Histoires 1968-1970

GUY PEELLAERT

Prairieal

135 p., 29 €



En sélection jeunesse

Stig et Tilde 1,

L'île du disparu

MAX DE RADIGUÈS

Sarbacane

64 p., 13,50 €



Stig et Tilde 2,

Cheffe de meute

MAX DE RADIGUÈS

Sarbacane

64 p., 13,50 €